

PROGRAMME

////////////////////////////////////

LUNDI 28 JANVIER_20H30

_Le Cinématographe dans le cadre de Contrechamp
12bis rue des Carmélites, Nantes. T. 02 40 47 94 80

_Projection du film d'**Alejandra Riera**, *Enquête sur le/notre dehors (Valence-le-haut) à la date du 15 juillet 2012, une image de pensée collective du lieu que l'on habite. Alejandra Riera avec des habitants/es du quartier de Fontbarlettes*, (France, 2h07).
En présence de l'artiste et de Lotte Arndt.

« Depuis 2003, l'artiste Alejandra Riera poursuit *Enquête sur le/notre dehors*, un travail en plusieurs volets. Elle y entreprend une réflexion sur les rapports complexes entre esthétique, micropolitique et subjectivité. Après une première partie à propos de la normalité menée avec UEINZZ, un groupe de théâtre composé de personnes avec des doléances psychiques, de thérapeutes, de philosophes et de performeurs, une deuxième partie concerne l'idée de produire une image de pensée collective du lieu qu'on habite. Initiée avec des habitants de Valence-le-Haut, périphérie de la ville de Valence, dans la région rhône-alpine, cette recherche est censée s'étendre sur d'autres « lieux d'exception » et de production artistique. *Enquête sur le notre dehors* développe une approche qui refuse toute forme de fixation de rôle, de représentation dans laquelle les voix particulières ne servent que pour mieux s'insérer dans une typologie. Ce faisant, A. Riera cherche à développer un langage visuel qui crée un espace de conversation ne reposant pas sur l'assignation d'une identité. La question des enfermements, que les discours d'expertise et l'exposition de portraits typifiés dans le documentaire « omniscient » produisent, se pose dans le creux du refus de recourir à ces moyens. Les stratégies visuelles employées dans le film subvertissent les confinements et fixations que le film agence en permanence. D'une structure complexe et multiforme, les images errent, refusent de ré-imposer les séparations qui structurent la géographie urbaine de la ville de Valence sans pour autant cesser d'interroger leur violence. Déjouer la logique du stéréotype pour permettre à une parole dialogique à émerger sous-tend son travail filmique. » Lotte Arndt
Après la projection, Alejandra Riera explicitera sa position lors de la triennale de Paris, *Intense Proximité* (2012).

////////////////////////////////////

MARDI 29 JANVIER_20H30

_Espace Cosmopolis (sur réservation, dans la limite des places disponibles) 18 rue Scribe, Nantes. T. 02 51 84 36 70

_Performance *Autoarchive* de **Latifa Laâbissi** (2011, env. 60 min.)
Conception et interprétation : Latifa Laâbissi / Son : Cristian Sotomayor / Production : Figure Project

« *Autoarchive* est une conférence performée, une théorie en mouvement, ou le mouvement d'une théorie portant sur les enjeux de mon propre travail, leurs filiations, leurs sources dans une perspective de rendre visible, tangible, l'expérience de l'imaginaire dans un processus chorégraphique. C'est aussi l'exploration d'une production langagière, l'expérimentation d'une grammaire atypique qui joue des accents pour en troubler la perception. Une véritable stratégie de démontage, une opération de déconstruction qui s'amuse à déhiérarchiser la rhétorique d'un discours savant sur le corps. Sur une base d'auto-archive, les moyens de mise en œuvre de cette théorie mobile architecturent

le statut d'une conférence comme une surface de projection, de réflexion sensible en manipulant différentes échelles de représentation : indice, commentaire, énigme, analogie, allégorie, extraits *live* de pièces de répertoire ou simples exercices reliés à une pratique de corps. Cet ensemble hétérogène compose une partition improbable suscitant un engagement performatif à la fois intense et monstrueux. » Latifa Laâbissi

////////////////////////////////////

MERCREDI 30 JANVIER_19H00

_Amphithéâtre de l'école des beaux-arts de Nantes
Place Dulcie-September, Nantes

_Conférence de **Lotte Arndt** *Traces de l'oubli: Le travail de Sammy Balaji sur les restes humains dans les collections ethnographiques en Europe.*
_suivie de la projection du film documentaire *Chasseur de tête* de **Martin Baer** (2001, 52 min.)

En Allemagne, plus personne ou presque ne connaît le nom de Mkwawa. En Tanzanie, le sultan Mkwawa demeure un véritable héros national, qui a laissé son nom à des rues, des places et des écoles. Il y a plus d'un siècle, les forces de protection allemandes réussissaient à retrouver dans leur colonie d'Afrique de l'Est, l'actuelle Tanzanie, le chef des rebelles Wahehe et à le traquer à mort. La tête du sultan Mkwawa fut rapportée dans l'empire germanique comme trophée. Le Traité de Versailles prévoyait la restitution du crâne à la Tanzanie, mais ce macabre témoin de la folie coloniale est demeuré encore un demi-siècle sur le sol allemand.

Qui était Mkwawa ? Pourquoi les Allemands ont-ils emporté son crâne ? Où était-il déposé ? Le réalisateur Martin Baer accompagne l'arrière-petit-fils du sultan, Is-Haka Mkwawa, sur les traces de son ancêtre. Ces « chasseurs de tête » retournent sur le terrain, dans l'actuelle Tanzanie, et plongent dans les archives allemandes. Ce que l'on peut encore voir de nos jours dans les réserves des musées où reposent les crânes nous donne une idée des événements de la période coloniale, nous éclaire sur l'histoire de l'anthropologie et du racisme scientifique.

////////////////////////////////////

VENDREDI 1^{er} FÉVRIER_20H30

_Le Cinématographe dans le cadre de Contrechamp
12bis rue des Carmélites, Nantes. T. 02 40 47 94 80

_Projection du film *Vénus Noire* d'**Abdellatif Kechiche** (France, 2010, 2h45, interdit aux moins de 12 ans) avec Yahima Torres, André Jacobs, Olivier Gourmet, Elina Löwensohn, François Marthouret, film présenté par **Nicolas Thévenin**.

Paris, 1817, enceinte de l'Académie Royale de Médecine.
« *Je n'ai jamais vu de tête humaine plus semblable à celle des singes* ». Face au moulage du corps de Saartjie Baartman, l'anatomiste Georges Cuvier est catégorique. Un parterre de distingués collègues applaudit la démonstration. Sept ans plus tôt, Saartjie, quittait l'Afrique du Sud avec son maître et livrait son corps en pâture au public londonien des foires aux monstres... Avec *Vénus Noire* on retrouve un thème fondateur du cinéma de Kechiche : la difficulté pour un individu à trouver sa place dans une société qui la lui refuse. Mais ici l'abord en est beaucoup plus sombre et éprouvant.

Remerciements à nos partenaires
Le Cinématographe, Contrechamp,
Cosmopolis, Fils en Tête

RUSER L'IMAGE? STÉRÉOTYPE CONTRE_STÉRÉOTYPE ANTI_STÉRÉOTYPE

_DU 28 JANVIER AU 1^{er} FÉVRIER 2013 ÉCOLE DES BEAUX-ARTS DE NANTES

_UNE SESSION DE TRAVAIL PROPOSÉE PAR
EMMANUELLE CHÉREL ET GEORGIA NELSON
_AVEC MATHIEU K. ABONNENC
LOTTE ARNDT
PATRICK BERNIER ET OLIVE MARTIN
LATIFA LAÂBISSI

_EN PARTENARIAT AVEC
ESPACE COSMOPOLIS
LE CINÉMATOGAPHE
CONTRECHAMP

_MATHIEU KLEYEBE ABONNENC s’attache à interroger les formes d’hégémonie culturelle sur lesquelles se sont appuyées nos sociétés contemporaines. Qu’il s’agisse de vidéos, de photographies, d’installations, de dessins ou de projets d’exposition, Mathieu K. Abonnenc explore les représentations dominantes en s’appropriant des éléments et des événements liés aux histoires impériales et coloniales des pays *dits* développés ou encore aux luttes anti-coloniales. Autant d’objets passés sous silence ou mis à l’écart de la connaissance collective. Chacun de ces éléments est constamment renégocié afin d’en dégager des problématiques contemporaines et de réinventer la dimension politique de l’art. *Préface à des fusils à Banta* (2011) revisite l’œuvre cinématographique militante de Sarah Maldoror. Avec son installation, *Africa Addio*’ (Leeds, Biennale d’art contemporain de Rennes 2012) premier volet d’un long projet, il poursuit ses recherches en se concentrant sur un matériau : le cuivre, qui fut l’une des causes de la guerre de Sécession au Katanga, et, auparavant, la raison de l’intérêt des Occidentaux pour la R.D.C. À travers l’histoire d’un minerai, l’artiste reconstitue un épisode de l’histoire du capitalisme et de ses mécanismes, montrant les effets de l’industrialisation par des nations européennes sur des pays et des populations colonisés. Expositions : Triennale d’art contemporain/*Intense proximité* (2012), *Foreword to Guns for Banta*, Gasworks, London (2011), *A Minor Sense of Didacticism*, Marcelle Alix, Paris (2011), *Orphelins de Fanon*, La Ferme du Buisson (2011), *Manifesta 8*, Murcia (2010).

_LOTTE ARNDT. Poursuivant des questionnements sur le présent postcolonial, Lotte Arndt travaille de manière transdisciplinaire entre des recherches universitaires, l’activisme politique et le champ de l’art. Actuellement, elle rédige une thèse en études culturelles sur les stratégies de décolonisation dans les revues culturelles parisiennes, portant sur l’Afrique. En co-tutelle entre Humboldt University Berlin et Paris-VII, Denis-Diderot, elle collabore en outre avec le Frankfurt Center for Postcolonial Studies (avec lequel elle a organisé le colloque international *Colonial Legacies, Postcolonial Contestations: Decolonizing the Social Sciences and the Humanities* à la Goethe-Universität, Francfort, juin 2011). Elle a poursuivi avec le groupe artefakte/antiuhumboldt basé à Berlin un travail critique sur les collections des musées ethnographiques d’Europe et organisé la journée d’étude « La circulation des objets comme levier postcolonial » au centre d’art et de recherche bétonsalon, Paris, 2011. Parmi ses derniers articles : *Une mission de sauvetage: Exhibitions. L’invention du sauvage* au musée du quai Branly (*Mouvements*, n° 72, déc. 2012)

_PATRICK BERNIER & OLIVE MARTIN travaillent ensemble depuis 1999, expérimentant différentes formes –films, performances, photographies, pièces sonores– au gré de projets souvent réalisés en collaboration avec des professionnels d’autres champs, avocats (Sébastien Canevet et Sylvia Preuss-Laussinotte pour *X. et Y. c/ Préfet de… ; Plaidoirie pour une jurisprudence*, Aubervilliers, 2007), conteurs (Carlos Ouedraogo pour *Quelques K de mémoire vive*, 2003/2005 et Myriame El Yamani pour *Bienvenue chez nous, Album de résidence*, Montréal, 2005), vendeur aux enchères (avec Steve Bowerman pour *Traceroute Chant*, San Francisco/Paris, 2010). Ils créent ainsi des monstres –des mélanges de genres non aboutis, diraient certains, de récents et non encore harmonieux métrissages, diraient d’autres. Ils affectionnent ces œuvres où se perçoivent, au travers d’imprécisions, d’hésitations, de surprises, les efforts consentis par les uns et les autres pour bousculer leurs propres langue et forme. Cette remise en question de la relation de l’individu à un territoire propre, terre, pays ou activité professionnelle est également au centre de leurs deux films, *Manmuswak* (2005) et *La Nouvelle Kahnawake* (2010). En 2012, ils créent *L’Échiqueté*¹, variante du jeu d’échecs, pour interroger la situation paradoxale du méfis

dans l’histoire coloniale au regard de la situation ambiguë de l’artiste politiquement engagé dans le champ de l’art contemporain.

_LATIFA LAÂBISSI est danseuse et chorégraphe. Mêlant les genres, réfléchissant et redéfinissant les formats, le travail de Latifa Laâbissi fait entrer sur scène un hors-champ multiple ; un paysage anthropologique où se découpent des histoires, des figures et des voix. À rebours d’une esthétique abstraite –elle extrait des débuts de la modernité en danse une gestualité fondée sur le trouble des genres et des postures sociales. En 2001, elle crée *Phasmes*, pièce hantée par les fantômes de Dore Hoyer, Valeska Gert et Mary Wigman et revient sur la danse allemande des années 1920 avec *La Part du rite* et *Écran sonnambule*, une version étirée de *La Danse de la sorcière* de Mary Wigman. La mise en jeu de la voix et du visage comme véhicule d’états et d’accents minoritaires devient indissociable de l’acte dansé dans *Self Portrait Camouflage* (2006), *Histoire par celui qui la raconte* (2008) et *Loredreamsong* (2010). Pour Latifa Laâbissi, l’acte artistique implique un déplacement des modes de production et de perception : la transmission, le partage des savoirs, des matériaux, et la porosité des formats sont inséparables du processus de création. http://figureproject.com

_ALEJANDRA RIERA, née à Buenos Aires, habite en France depuis 1989. Depuis 1995, elle a initié une forme inédite d’agencements discontinus de photographies et légendes, de textes, de films-documents en consultation et de récits de pratiques : les « maquettes-sans-qualité » qui questionnent entre autres les stratégies documentaires dans le champ de l’art. Les multiples couches d’échanges transdisciplinaires sont caractéristiques de son travail. Particulièrement consacrée à une recherche artistique engageant la photographie et le film dans leurs rapports à l’écriture et à l’histoire, son travail a fait l’objet de nombreuses présentations, tant dans le milieu de l’art français et international – Documenta 11 (2002), Fondation Antoni Tàpies (Barcelone, 2004-2005), Documenta 12 (2007) – qu’en dehors des espaces spécifiquement consacrés à la diffusion de la production artistique. Depuis 2010, elle enseigne le cinéma, la vidéo, les pratiques documentaires, à l’École d’art de Bourges. Elle fut l’artiste référent du post-diplôme *Document et Art contemporain* en 2010-2011 à l’EESI, École européenne supérieure de l’Image, à Angoulême.

_NICOLAS THÉVENIN est intervenant et enseignant en cinéma, et fondateur de *Répliques*, revue d’entretiens autour du cinéma.

////////////////////////////////////

_EMMANUELLE CHÉREL est docteure en Histoire de l’art, enseignante à l’école des beaux-arts de Nantes, membre du laboratoire de recherche LAUA –Langages, actions urbaines, altérités– de l’école d’architecture de Nantes. Après des études en géographie, en sociologie/anthropologie et en histoire de l’art, elle privilégie des approches et outils théoriques interdisciplinaires qui permettent de restituer une proposition artistique dans son contexte d’apparition (social, culturel, politique, esthétique) pour observer son caractère d’acte esthétique accompli dans le contexte d’une réalité historique. Son doctorat consacré au *Porte-parole* de Krzysztof Wodiczko interrogeait cette idée d’un art critique. Elle s’est ensuite intéressée au documentaire et a publié dans différentes revues. En 2012, est paru l’ouvrage *Le Mémorial à l’abolition de l’esclavage de Nantes: enjeux et controverse* (PUR). Elle travaille actuellement sur un nouveau manuscrit intitulé « Où en est la question postcoloniale dans le champ de l’art contemporain en France ? » dans le cadre d’une Habilitation à diriger des recherches.

_GEORGIA NELSON est artiste et enseigne à l’école des beaux-arts de Nantes. Depuis une dizaine d’années, sa pratique s’envisage selon des dimensions iconoclastes à travers des médiums tels que la vidéo, la peinture et la performance.

^[1] L’école des beaux-arts de Nantes a soutenu la production de L’Échiqueté d’Olive Martin et Patrick Bernier, ainsi qu’Africa Addio de Mathieu Kleyebe Abonnenc dans le cadre du projet de recherche Pensées archipéliques

RUSER L’IMAGE? STÉRÉOTYPE CONTRE_STÉRÉOTYPE ANTI_STÉRÉOTYPE

Le projet de recherche *Pensées archipéliques* se déploie cette année autour de la session de travail *Ruser l’image ? Stéréotype, contre-stéréotype, anti-stéréotype* qui se tiendra à l’école des beaux-arts de Nantes du 28 janvier au 1^{er} février 2013.

RUSER L’IMAGE? est consacrée à des œuvres (arts plastiques, cinéma, danse…) qui cherchent à ébranler les stéréotypes et les clichés culturels, raciaux et sociaux. Elle est construite autour des propositions des artistes Olive Martin et Patrick Bernier, Mathieu K. Abonnenc¹, de la chorégraphe Latifa Laâbissi, et de Lotte Arndt, dont le doctorat est consacré aux stratégies de décolonisation dans les revues culturelles parisiennes dédiées à l’Afrique.

Cinq journées, organisées en séances de travail, réuniront des étudiants, des artistes, des chercheurs (tels Elisabeth Pasquier, Franck Freitas, Anne Bosse…) Les soirées seront ouvertes au public.

Le stéréotype est pratiqué par tous. Il s’avère être un constituant de notre relation au monde. Au sens figuré, il est un acte ou une pensée qui se répète, immuable, un modèle fixe, dans lequel se coulent des manières de raisonner ou de faire. Bien souvent, il est l’expression naturalisée d’une asymétrie des rapports de pouvoir –celui de nommer, de montrer, de réduire, d’assigner².

Procédant fréquemment par analogies visuelles, il est partagé par la majorité. Chaque groupe social possède ainsi ses propres clichés (types et genres classifiables, etc.), émanations d’une entité collective qui se forment sur un éventail large de figures de styles (métaphore, ironie, hypallage, métonymie, personnification, allégorie, redondance, pléonasme, expression et image toutes faites…). Inévitablement, tout cliché est relatif à une culture donnée et détient un caractère unificateur : tout le monde ou presque le connaît ou le reconnaît.

Au sein de notre société, des stéréotypes hérités de notre histoire coloniale demeurent et sont agissants chaque jour. Il y a dans les images les plus familières, des pans entiers qui nous montrent à quel point notre regard est orienté, focalisé, limité, toujours à mettre en question. Ces stéréotypes focalisent les crispations, font perdurer les frontières, les incompréhensions, freinent l’élargissement nécessaire de l’espace démocratique.

Le domaine de l’art n’y échappe pas. Le stéréotype a la peau dure. Il résiste là où on ne l’attend pas, et parfois même au sein de propositions artistiques pourtant identifiées comme étant d’avant-gardes. Il importe alors d’observer tout à la fois les retours du refoulé³, qui ne sont pas toujours des retours du réel⁴, ainsi que les « images écran », les « images symptôme⁵ ». Cela contribue appréhender la manière dont les images travaillent. Pour ce faire, il est utile d’examiner ce qu’elles montrent et ce qu’elles cachent, en quoi elles nous concernent, nous regardent, nous impliquent.

Le fonctionnement et les effets du stéréotype restent à explorer. « *La notion classique de stéréotype (positif ou négatif) doit être complétée par celles de contre-stéréotype et d’anti-stéréotype pour rendre compte des déplacements contemporains de ce qui est rendu visible et de ce qui est laissé invisible* »⁶ Le *contre-stéréotype* est le contrepied du stéréotype, il en propose une version inversée. Il a des limites et conduirait *au néostéréotype*⁷. *L’anti-stéréotype*, quant à lui, « *utilise les stéréotypes comme manière même de leur réflexivité ce qui conduit ainsi à les rendre visibles* » ; il joue de son potentiel de déstabilisation des « *allant de soi* »⁸.

Dans cette tension entre stéréotypes, néostéréotypes et anti-stéréotypes, certaines figures sont problématiques en raison

_DU 28 JANVIER AU 1^{er} FÉVRIER 2013

_UNE SESSION DE TRAVAIL PROPOSÉE PAR EMMANUELLE CHÉREL ET GEORGIA NELSON _AVEC MATHIEU K. ABONNENC / LOTTE ARNDT PATRICK BERNIER ET OLIVE MARTIN / LATIFA LAÂBISSI

de l’ambivalence de leur hybridité⁹. S’intéresser au stéréotype oblige à considérer l’angle et le point de vue d’où l’on observe, à s’interroger sur les savoirs qui préexistent à toute approche et toute réception des images, à accepter de se défaire des catégories toutes faites, voire de nos références. Il se passe quelque chose d’intéressant lorsque notre savoir, pétri de critères préfabriqués, est mis en pièce un tant soit peu. C’est à l’instant de ce dessaisissement qu’il peut toucher l’altérité¹⁰, l’inconnu et se renouveler. Il paraît ainsi nécessaire de revenir sur la formation et l’expérience des images¹¹, leur rôle, leur fonction¹² pour les déplier¹³ tout en approfondissant les circonstances et les modalités de nos interprétations. Ceci concerne la dimension anthropologique, historique ou politique des images.

RUSER L’IMAGE? est un temps de travail collectif dédié à ces questions. Il s’agira d’observer précisément et de discuter les stratégies de déconstruction entreprises par les artistes, ou par des lieux d’art, des expositions, des revues, en prêtant une attention particulière à des œuvres qui invitent à la renégociation des formes esthétiques et des genres, tout comme à une exploration des processus représentationnels. Autrement dit, l’attention sera portée à des propositions qui en cherchant à déplacer les habitudes visuelles, à « *désabriter le regard* », à remettre en jeu les zones de frontières et de contacts¹⁴, à élargir l’expérience et les significations, génèrent du trouble et de l’écart. Le travail mené fera l’objet de prolongements (publications et programmations).

Le séminaire *Libre cours* en M1-M2 de l’année 2012-2013 a constitué une première ouverture sur le sujet. Réalisées en collaboration avec l’association *Contrechamp*, plusieurs séances de travail ont eu lieu en soirée au Cinématographe. Des cartes blanches ont été données à Olivier Hadouchi, spécialiste du *Troisième Cinéma* et à Latifa Laâbissi. Olivier Marboeuf a déployé sa performance *Deuxième Vie* (2012).

Emmanuelle Chérel

_EMMANUELLE CHÉREL, « L’Échiqueté », 2012, huile sur toile, 100x100cm, collection de l’artiste

^[1] L’école des beaux-arts de Nantes a invité ces artistes en résidence et soutenu la réalisation d’œuvres qui rejoindront sa collection

^[2] Voir par exemple les écrits de A. MEMMI , F. FANON, E.W. SAID

^[3] Voire du trauma

^[4] FOSTER H., Le Retour du réel, Bruxelles, La Lettre volée, 2005. Foster décrit le réel en se référant à la définition de Jacques Lacan. Le retour du réel se manifeste en la tuché, qui vient crever les images écran et les images fétiche

^[5] Voir Freud qui a démontré que le symptôme recueille des symboles contradictoires, il « monte » les unes avec les autres des significations opposées, bref il met en crise les régimes habituels de la représentation et du symbole

^[6] Selon MACÉ E., « Postcolonialité et francité dans les imaginaires télévisuels » in BANCEL N., BERNAULT F., BLANCHARD P., BOUBEKER A., MBEMBE A., VERGES F., Ruptures coloniales –Les Nouveaux Visages de la société française, Paris, La Découverte, 2010, pp. 398-399

^[7] MACÉ E., « Des minorités visibles aux néostéréotypes: les enjeux des régimes de monstration télévisuelle des différences ethnoraciales », in « Identités nationales d’état », Journal des anthropologues, 2007

^[8] MACE E., « Postcolonialité et francité dans les imaginaires télévisuels », ibid

^[9] Sur les ambivalences du stéréotype, voir BHABHA H.K., Les Lieux de la culture, Paris, Payot, 2007, pp. 121-146. Ou LHAMON JR. W.T., Peaux blanches, masques noirs, Paris, Kargo, 2004.

^[10] Les manifestations de l’altérité (phénomènes de résonance, identification, empathie, différenciation, etc.) sont à explorer sans cesse

^[11] DIDI-HUBERMAN, G., « La condition des images », in L’Expérience des images, les entretiens de MédiaMorphoses, Paris, Ina, 2011. « Chaque image est à penser comme un montage de lieux et de temps différents », p. 95. Il faut appréhender les images dans leurs conditions d’apparition, mais également dans leur valeur d’usage, c’est-à-dire dans leurs déplacements et leurs mues

^[12] MONDZAIN M.J., L’Image peut-elle tuer ?, Paris, Bayard, 2002.

^[13] Comme l’a écrit G. Didi-Huberman, il est nécessaire d’être « devant l’image » pour permettre le surgissement, regarder avec des mots, laisser cours aux généalogies et aux montages (anachronisme, survivance, actualité, intempstif).

^[14] PRATT M.L., Imperial Eyes: Travel Writing & Transculturaltion, Londres, Routledge, 1992.